

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Mythologie, sorcellerie, médecine et folklore

Collectif, *Un lac un fjord II*, Chicoutimi, JCL, 1995, 134 p., 14,95 \$.

Jean Désy, *Docteur Wincot*, Québec, Le Loup de gouttière, 1995, 136 p., 15 \$.

Gary Victor, *Le sorcier qui n'aimait pas la neige*, Montréal, CIDIHCA, 1995, 370 p., 19,95 \$.

Claudine Potvin

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38847ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1996). Compte rendu de [Mythologie, sorcellerie, médecine et folklore / Collectif, *Un lac un fjord II*, Chicoutimi, JCL, 1995, 134 p., 14,95 \$. / Jean Désy, *Docteur Wincot*, Québec, Le Loup de gouttière, 1995, 136 p., 15 \$. / Gary Victor, *Le sorcier qui n'aimait pas la neige*, Montréal, CIDIHCA, 1995, 370 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (82), 23–24.

Collectif, *Un lac un fjord II*, Chicoutimi, JCL, 1995, 134 p., 14,95 \$.
Jean Désy, *Docteur Wincot*, Québec, Le Loup de gouttière, 1995, 136 p., 15 \$.
Gary Victor, *Le sorcier qui n'aimait pas la neige*, Montréal, CIDIHCA, 1995, 370 p., 19,95 \$.



Mythologie, sorcellerie, médecine et folklore

Des mots pour conjurer l'espace, la mort, la misère :
mots qui soignent, mots qui blessent.

NOUVELLE
Claudine Potvin

PARLER DES AUTRES, PARLER DE SOI. Écrire le pays d'où l'on vient, le monde qui nous définit, les échanges entre le passé et le présent, l'ailleurs et l'ici. Redessiner les frontières entre la naissance et la fin, trouver les mots pour le dire. Voilà ce que Désy, Victor et quatorze écrivains du Saguenay-Lac-Saint-Jean entreprennent au fil d'histoires dans lesquelles les auteur(e)s recréent légendes et mythes individuels et collectifs.

Le paradis perdu

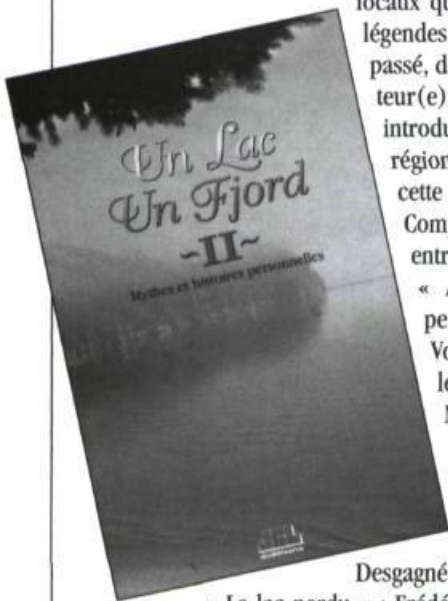
Avec *Un lac, un fjord II*, la maison d'édition JLC de Chicoutimi cherche à encourager les écrivains de la région en publiant des textes locaux qui de façon générale traitent du pays, de ses légendes, de sa mémoire, de sa géographie, de son passé, de ses habitants. Or, plus qu'une photo de l'auteur(e) et une courte note biobibliographique, une introduction à ces textes et à la production littéraire régionale aurait sans doute permis de mieux situer cette collection.

Composé de quatorze récits, le recueil se situe entre le roman de la terre (Gérard Pourcel, « Adam Tremblay ou le mythe du paradis perdu »), la parabole écologique (Élisabeth Vonarburg, « Le pays où l'on arrive toujours »), le conte folklorique (Clément Martel, « Saint-Nazaire, 1950 »), la légende amérindienne (Gil Bluteau, « Pointe-Agonie » ; Thérèse Cloutier, « La légende des amants maudits » ; Danielle Dubé, « La demande de l'Ourse »), le souvenir et la tradition orale (Richard Desgagné, « Pour une région maganée » ; Alain Gagnon, « Le lac perdu » ; Frédéric Gagnon, « J'avais un arbre » ; Hélène Le Beau, « Passé simple » ; Jean-Alain Tremblay, « Monte Cassino, Lac-Saint-Jean »). Ces exemples montrent à quel point les mythologies individuelles racontées ici (le livre porte le sous-titre de « Mythes et his-

toires personnelles ») rejoignent le portrait d'une collectivité proche d'une observation anthropologique qui crée cet effet « couleur locale » quelque peu agaçant. Ainsi l'écrivain sent-il parfois le besoin de nous expliquer, de nous informer, soit sur un ton déclamatif ou encore sur celui de la confiance éclairée. Quand Danielle Dubé écrit : « Le lac, c'est le cœur, le ventre de la région. Sa tête, c'est l'Ashuapmushuan qui naît d'un autre grand lac : le lac Mistassini. Ses bras, ce sont la Péribonca, l'Ouiatchouane, la Métabetchouane... » (« La demande de l'Ourse », p. 101), on a l'impression d'assister à un cours. Il aurait sans doute été plus intéressant de savoir comment le lac a façonné le personnage de Mouffe ou celui de sa grand-mère. Il y a bien sûr dans ce livre des nouvelles amusantes (« La Baie des fesses »), des récits touchants (« J'avais un arbre »), des stratégies d'écriture différentes (le souvenir dans « Passé simple » raconté selon un ordre alphabétique), mais on reste pris avec notre lecture comme avec les premières chansons de Vigneault, notre troubadour national. La voix du pays aurait tout de même eu avantage à effectuer quelques détours temporels, et explorer la postmodernité par exemple, ce que le décor saguenayen et saint-jeannois n'a jamais empêché.

Des histoires à dormir debout

Jean Désy écrit dans « Vous dire, Sœur Henriette... » que « Le bonheur est une insignifiance ; il aime les histoires à dormir debout. » (p. 91) Histoires terrifiantes où pointent l'horreur, le grotesque, le macabre, mais surtout l'insondable, l'indicible, l'innommable : la douleur, l'angoisse, la souffrance, la mort. Comment écrire la mort sans frôler le mélodrame ? Comment émouvoir sans aiguïser la culpabilité ? Comment dénoncer sans condamner ? Jean Désy y parvient dans son recueil de nouvelles, *Docteur Wincot*. « Il faut le dire, y lit-on. Voilà la seule raison d'écrire. Il faut crier, ou geindre, ou gémir avec des sanglots, ne jamais se retenir. Il fait froid. Il faut avoir envie de mourir pour découvrir la vie qui sans cesse revient nous tuer » (« Vous dire, sœur Henriette... », p. 90) C'est dans le cadre d'une pratique de la médecine de plusieurs années que l'écrivain doublé d'un philosophe s'interroge





sur le sens de l'existence. La scène médicale, et bien davantage la scène ultime, celle du dernier instant, dominant donc la majorité de ces récits appuyés parfois d'une réflexion sur le rapport à l'enfant, tout particulièrement dans quatre nouvelles (« Entre le hasard et la nécessité : en toute synchronicité », « Et l'homme épousa l'hiver », « La chasse », « Le punk et le rat ». Dans tous les textes, l'intertexte, littéraire et pictural, vient confirmer le désir que l'écriture (les mots, les contes, la poésie) serve de paravent contre la douleur (voir « Docteur Wincot », p. 9). À partir

de l'œuvre d'art, toute (re)création devient possible, comme le lecteur de « Entre le hasard et la nécessité » le suggère : « Ce n'est qu'en participant à l'œuvre elle-même, se dit-il, en la réinventant par une certaine façon de lire, qu'il est possible d'accéder à l'essence des choses. » (p. 64) La science médicale devient à son tour relecture et se confond à l'art littéraire en « toute harmonie », en « une admirable unité » (p. 65).

La prose de Jean Désy est fort élégante, raffinée, parfois d'un raffinement quelque peu surfait, recherché ; l'auteur possède le don certain de créer une atmosphère, de camper un personnage, d'évoquer une tragédie, de cadrer le milieu hospitalier avec justesse, de représenter la mort, de varier le ton selon le sujet — du conte futuriste (« L'exécuteur suicidaire » au monologue (« Vous dire »). Cependant, il ne résiste pas toujours à la tentation de moraliser ou de présenter à travers ces « histoires à dormir debout » une certaine éthique médicale fondée sur une esthétique de la mort certes, mais souvent d'un didactisme superflu comme dans « Quand le ciel s'effondre » :

Que se passe-t-il pour que la vie ne s'arrête pas avec la naissance d'un être qui pourrait ne pas être une personne ? Pourquoi des femmes et des hommes se mettent-ils à considérer que le bonheur suprême n'est pas de devenir Debussy ou Gauguin ? Quelle est la transformation, en dehors de la raison, qui convainc des êtres ordinaires, souvent peu instruits, à tolérer l'intolérable ? Même plus : à aimer une certaine douleur, un certain mal ? (p. 108)

L'auteur poursuit dans la même veine à la page suivante : « D'où vient ce besoin de questionnement ? Pourquoi une telle dualité quand il s'agit d'exprimer une opinion visiblement si simpliste au sujet de l'avortement ? » (p. 109) Trop de questions, trop d'interventions qui ralentissent ou bloquent la narration. Le philosophe et le médecin (je songe à l'abus du vocabulaire médical technique) jouent des tours à l'écrivain qui tend alors à oublier que l'écriture doit s'accommoder d'une certaine liberté de langage et laisser parler ses personnages. En terminant, soulignons que les dessins de Nicole Gagné Ouellet qui accompagnent le recueil n'appartiennent guère au registre textuel des nouvelles de Désy, à moins que l'auteur ou l'éditeur n'aient retenu ces images pour leur évocation d'une nature frileuse proche de la mort.

Le paradis fissuré

Gary Victor, originaire d'Haïti, réside au Québec depuis 1992. Dans *Le sorcier qui n'aimait pas la neige*, sa première publication en terre québécoise, il réunit une vingtaine de nouvelles de longueur inégale et de thématiques variées. L'auteur n'en est pas à ses premières armes toutefois. Il a publié auparavant dans son pays natal une centaine de nouvelles et deux romans fort appréciés. Dans ses récits, l'imaginaire envahit la réalité sous forme de rêves, d'évocations de pratiques de sorcellerie et de rituels vaudou, d'interventions de l'ordre de l'in vraisemblable et du merveilleux, de fantasmes, d'un réalisme qui dépasse la fiction. Si le fantastique marque l'écriture de ces fictions, il n'en est pas moins récupéré par un humour plutôt cynique et le commentaire politique qui sous-tend l'ensemble de ces écrits.

Au départ, pour lire ce livre, il faut dépasser le style parfois ampoulé de l'auteur, quelques dialogues maladroits et artificiels (« Le paradis fissuré »), l'exploitation de certains clichés (la femme y figurant sous l'image d'une « beauté à la fois animale et quasi divine qu'on ne trouve que chez les femmes noires des Caraïbes », « La piscine », p. 172), le côté couleur locale de l'île (renforcé par un glossaire utile, mais mal intégré dans la langue et le style des nouvelles). Ensuite, il faut se passionner pour la légende et le mythe (celui de la femme dévoreuse dans « Les noix de coco » par exemple), et, pour l'univers de la sorcellerie et de l'enchantement (« La pipe de saindou », « Maléfices égarés », « Le sorcier qui n'aimait pas la neige », « La dernière pluie », etc.) qui au fond ne nous apportent rien de neuf du point de vue de l'écriture. Et puis, on trouve au milieu de cette dispersion deux textes qui étonnent par le sujet et l'écriture « Le programmeur » et « Détritus ballet ». Le premier intègre à l'intérieur du récit le journal d'un homme en proie à un délire paranoïaque ; le second propose un ballet de pauvres et de misérables sur le motif du déchet et du recyclage qui définit à lui seul toute la problématique des sociétés post industrielles et du tiers monde, la nouvelle la mieux réussie à mon avis. Dans les deux cas, la manière de raconter s'éloigne du récit traditionnel et tente d'intégrer une langue plus poétique et plus libre aussi.

En dernier lieu, il faut ajouter que l'intérêt de ce recueil réside en grande partie dans son contenu sociopolitique, dans le témoignage sur l'entreprise de survivance de tout un peuple, et dans le portrait que l'auteur fait de ce peuple et de ce pays « fissurés », oubliés, affamés et assoiffés. Dans « L'abominable commerce de Monsieur Tortue », le narrateur souligne que « personne aujourd'hui ne s'intéressait plus à la politique » parce que « la population avait autre chose à faire : survivre dans ce pays qui avait atteint le suprême état de dégradation économique et écologique. Plus d'eau... Plus de nourriture... » (p. 196). L'étrange commerce de chair humaine de Monsieur Tortue prend alors tout son sens et révèle la familiarité inquiétante des personnages de Gary Victor avec la mort. Faut-il s'étonner que, dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, le narrateur prenne la terrible décision d'abattre le sorcier « nègre » « pour l'honneur de l'Homme Blanc » (p. 358) ?

